

IN MEMORIAM
ROBERT GRAGGER †

PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE HONGROISE A L'UNIVERSITÉ
DE BERLIN (1887-1926).

Au moment de mettre sous presse nous parvient une nouvelle douloureuse : ROBERT GRAGGER n'est plus ! Avec cette mort se brise une existence jeune encore, mais riche en œuvres et en actions ; une existence de savant, d'organisateur, de pionnier et de patriote intelligent.

Issu d'une famille appartenant à la bourgeoisie intellectuelle de l'ancienne Haute-Hongrie, il se proposa d'embrasser la carrière universitaire et fut admis en 1905 au Collège Eötvös (Ecole Normale Supérieure de Budapest). Au bout de quatre années d'études dans cette pépinière de savants, où il s'occupa des littératures allemande, française et hongroise, il publia (1909) une bonne thèse sur Karl Beck, poète allemand d'origine hongroise, laquelle fut suivie peu après d'un intéressant travail sur les premières traces de MOLIÈRE dans la littérature hongroise (*Molière első nyomai a magyar irodalomban*, 1909), et d'un grand nombre d'autres travaux d'histoire littéraire ou de littérature comparée concernant surtout les relations littéraires germano-hongroises. C'est lui qui fut chargé d'écrire, pour une histoire de la littérature autrichienne, la partie traitant de la littérature de langue allemande en Hongrie (*Geschichte der deutschen Literatur in Ungarn*, 1914) ; plus tard, dans une série d'articles, il étudia avec beaucoup de finesse et d'érudition le type du gentilhomme campagnard dans la littérature hongroise de la fin du XVIII^e siècle, gentilhomme qui — scandalisé par les mœurs des citadins dénationalisés et dévergondés — prêche le retour aux mœurs nationales et patriarcales ; en Hongrie, ainsi qu'il le démontre, ce type est venu de Vienne (*Irod.-tört. forrástanulmányok*, 1916), etc.

Après avoir professé durant quelques années dans l'enseignement secondaire à Budapest, il fut nommé en 1916 à la chaire,

de hongrois de l'Université de Berlin, récemment créée. Là commença une nouvelle phase de sa vie. On a vu dans l'article précédent ce que ce jeune professeur a su créer en dix années en fait d'institutions, d'organismes et de moyens d'études. Travailleur infatigable, il a réussi, — grâce à une volonté ferme allée à un sens diplomatique inné — à réaliser bon nombre de ses projets d'organisation scientifique et de collaboration intellectuelle germano-hongroise. Il est vrai que dans ce travail il fut puissamment secondé de deux côtés : d'une part le Gouvernement prussien et les milieux universitaires et gouvernementaux allemands ne lui marchandèrent aucun appui matériel et moral pour fonder ou agrandir les institutions scientifiques hongroises à Berlin qu'ils ont entourées, dès la première heure, d'une chaude atmosphère de compréhension intelligente et de sympathie agissante ; d'autre part le Comte Cuno KLEBELSBERG, l'actuel Ministre Hongrois de l'Instruction Publique, dès son arrivée au pouvoir, a fait de Gragger, de sa chaire et de son *Institut Hongrois* un pilier de sa politique d'expansion intellectuelle et de rapprochement spirituel européen et il a créé, avec lui, le *Collegium Hungaricum*. Ce ministre, digne successeur du Baron EÖRVÖS et d'Agost TREFORT, offrit à Gragger tous les moyens dont la Hongrie appauvrie pouvait disposer, pour développer et fortifier ces institutions universitaires de collaboration scientifique germano-hongroise.

ROBERT GRAGGER avait une âme forte dans un corps chétif. À côté de ses occupations d'organisateur et d'administrateur, il fit des cours très suivis à l'Université de Berlin, donna des conférences scientifiques à l'étranger, fit de fréquents voyages à Budapest, dans les pays scandinaves et baltes pour son cher *Institut* et son jeune *Collegium*, fonda une école hongroise avec un Conseil scolaire pour la colonie hongroise de Berlin, mais il ne négligea pas non plus ses devoirs de savant. Il rédigea dès 1921, avec des collaborateurs hongrois et allemands, les *Ungarische Jahrbücher*, sœur aînée de notre *Revue des Études hongroises et finno-ougriennes* (qu'il suivit dès le début avec une grande attention) ; rédigea en outre l'*Ungarische Bibliothek* ; dirigea les travaux de la *Bibliographia Hungarica* (dont nous avons signalé ici-même [1923. t. 1, p. 219], le tome I^{er}), laquelle comble — et d'une façon excellente — une lacune bien sensible ; écrivit un intéressant ouvrage sur le mouvement qui vers la fin du XVIII^e siècle tendait à l'indépendance complète de la Hongrie avec un prince allemand comme roi (*Preussen, Weimar und die ungarische Königskrone*, 1923) ; découvrit et publia avec un commentaire un beau « planctus Mariæ » hongrois, ms. datant de la fin du XIII^e siècle, paraphrase en vers du *planctus*

de Saint Bernard de Clairvaux (*Eine altungarische Marienklage*, 1923) ; fit précéder enfin d'une pénétrante étude introductive un choix de romances populaires (« ballades ») hongroises dont la belle traduction allemande est due à son initiative (*Ungarische Balladen*, 1926).

Ce fut un homme bon, à la simplicité cordiale, aux manières presque juvéniles, mais d'une grande élévation de pensée, et d'une admirable persévérance. Il restera par excellence l'homme irremplaçable. Son exemple demeure vivant parmi nous tous qui travaillons, moins bien soutenus que lui et avec des moyens infiniment plus modestes, aux mêmes fins : c'est-à-dire à faire connaître dans les milieux intellectuels des autres pays la Hongrie intellectuelle, littéraire et spirituelle, et plus particulièrement : d'interpréter et de répandre les résultats de la science hongroise offrant un intérêt général, et à faire profiter de ce rapprochement l'érudition hongroise et la cause de la compréhension mutuelle des nations et des races.

(Genève-Szeged).

ZOLTÁN BARANYAI.
